

et Cahiers du Sud

Fevrier 1957  
113

R. Secrétan =

LE TEMOIGNAGE D'ANDRE GIDE (1)

I

« Gide ne s'effacera jamais devant une cause, si sainte soit-elle ». Voici, prise dans la critique, la phrase qui constitue la pierre d'achoppement de tout le débat autour de ce petit livre sur lequel les critiques s'acharnent à qui mieux mieux, à la recherche de la virgule qui prouve péremptoirement que l'U. R. S. S. est définitivement un pays de terreur, ou que M. Gide est le plus sct écrivain que la terre ait porté. C'est fort amusant du point de vue psychologique, et André Gide, qui connaît bien les hommes, doit se délecter. Voilà que ceux qui le traitaient naguère de pauvre écrivain vieilli, de pêcheur de vieille lune ou d'esthète de carrefour lui découvrent soudain un extrême génie de perspicacité et une sincérité à toute épreuve. Ceux qui au contraire l'élevaient au rang de grand génie révolutionnaire dissertent sur son esthétisme bourgeois. C'est la conséquence normale de l'exploitation politique à outrance, que je dénonçais dans cette revue (décembre 1936), des écrits de Gide depuis 1932. Pourquoi tout cela ? Un homme dit ce qu'il pense, et le dit avec le plus de cœur possible. Y a-t-il là matière à diatribes et polémiques ? non, si l'on reste sur le plan humain. Mais tout s'explique si l'on descend jusqu'au plan politique où il n'y a plus de juste mesure, ou toute cause est sainte, ou de la canaille. Le débat devient alors interminable.

Et si on laissait les écrivains écrire et dire ce qu'ils ont à dire ; si on leur fichait la paix...

Et d'abord, si on lisait ce livre de Gide que bien peu de critiques me paraissent avoir lu, je parle comme un critique doit lire un livre, c'est-à-dire en tenant compte de tout ce que dit l'écrivain, et sans laisser systématiquement de côté ce qui est embarrassant. L'U. R. S. S. a cette triste destinée d'être pour certains l'Epouvantail, pour d'autres, l'Arche d'alliance, de telle sorte qu'on n'a vu que la critique, dans ce livre où il y a de la critique et le témoignage d'un grand amour ; et le parti de l'Epouvantail de crier : « ah, ah », avec une joie mauvaise, tout en dansant la danse du scalp, le parti de l'Arche d'alliance de crier : « Oh, oh », avec une mine consternée, en esquissant le pas de l'excommunication.

(1) Retour d'U. R. S. S. par André Gide (N. R. F.).

C'est que Gide, avec sa perspicacité habituelle, est allé toucher le sujet au point sensible : le complexe de supériorité, et là-dessus, même intransigeance du parti de l'Épouvantail et du parti de l'Arche d'alliance. Pour les premiers, si tout n'est pas supérieur, c'est qu'il n'y a vraiment rien qui vaille, et qu'on est bien mieux ici, et qu'on y serait encore mieux si on rétablissait l'ordre moral. C. q. f. d. Pour les seconds, tout est supérieur. C. q. f. d.

Tout cela serait bien comique s'il ne s'agissait en définitive d'hommes, et de l'homme, ce que nous cachent, en parlant de causes saintes, les chœurs des vierges en chaleur.

Il n'y a plus de causes saintes, dès qu'il s'agit du sort des hommes et de l'homme. Il y a seulement des hommes, et l'homme, et c'est bien plus important. Foin de l'ordre moral ou de l'ordre révolutionnaire. Nous félicitons M. André Gide de conserver, au sujet de cette U. R. S. S. qui fait si facilement délirer de rage ou de volupté tant d'hommes en apparence si raisonnables, sa belle formule d'Œdipe : « L'homme, toujours l'homme, rien que l'homme ».

Ceci dit, je me permettrai d'analyser ce livre qui le fut si mal. Au début, Gide évoque au sujet de l'U. R. S. S. le mythe de Demeter et Triptolème. La mère, « pour sauver l'enfant, perdit le dieu ». Et c'est là-dessus que se fondera la critique de Gide : pour sauver la nouvelle patrie soviétique, on est en train de perdre la magnifique graine que Lenine avait plantée. On greffe et on regreffe, et l'on ne sauvera que la lettre, mais pas l'idée ; du moins si l'on continue dans le sens que dénonce Gide. Et tout le livre est là. Qu'on ne s'en laisse tranquilles avec le succès de librairie. Les pages du début témoignent du plus grand amour des hommes, et des hommes de l'U. R. S. S., et de la reconnaissance éperdue de Gide pour les instants de communion qu'il a passés au milieu d'eux. Admirable témoignage d'un esor « toute cette foule immense, d'une tenue parfaite, respire l'honnêteté, la dignité, la décence ».

Bien sûr, tout est loin d'être parfait, et dans les villes comme dans les campagnes ; il y a la paresse et le laisser aller contre lesquels il faut lutter. Mais demeurent néanmoins ces foules admirables, et sans doute Gide aurait laissé de côté comme peu important un certain désordre matériel, certaines déficiences (qui seraient en fait sans importance en parallèle avec les magnifiques réalisations telles que Bolchevo) s'il n'y avait pas ce fameux complexe de supériorité qui exaspère forcément l'occidental dont la lucidité reste entière.

Cependant, toute une collection de témoignages de mauvaise foi évidente serait à dresser. N'ai-je pas lu dans un journal,

en première page, que Gide dénonçait le travail stakhanoviste « sous le fouet », alors qu'il a écrit : « On avait le knout autrefois » (p. 43). N'ai-je pas lu également que Gide avait dressé un terrible réquisitoire social, alors que Gide a écrit : « Les questions psychologiques seules sont de mon ressort, c'est d'elles surtout, et presque uniquement, que je veux ici m'occuper » (p. 25). Ce petit livre a donné lieu au plus grand nombre d'interprétations fausses et vaines fausses qui se puisse imaginer : il n'est que de lire la presse de grande diffusion.

Ce qui ressortirait plutôt du livre de Gide, si l'on veut absolument en tirer des conséquences sur la vie quotidienne du peuple russe, ce serait l'expression d'une sorte de bonheur enthousiaste et grégaire pour la plupart des russes, pour la jeunesse surtout. Et d'ailleurs, il n'y a plus que quelques endurcis de l'information en chambre pour croire que le peuple russe n'a pas gagné à la révolution. Qu'il s'agisse de la jeunesse : « Comment n'admirer point un pays et un régime capable de les produire » (p. 26). (Je donne la pagination, ce qu'auraient dû faire, s'ils l'avaient pu, tous ceux qui ont parlé du livre de Gide). Qu'il s'agisse de l'ensemble de la foule : « En dépit des différences de langue, je ne m'étais jamais encore et nulle part senti aussi abondamment camarade et frère, et je donnerais les plus beaux paysages du monde pour cela » (p. 28) « Ce qui me plaît aussi en U. R. S. S., c'est l'extraordinaire prolongement de la jeunesse » (Note de la page 31).

Et surtout, surtout, « Car ceci reste acquis : il n'y a plus en U. R. S. S. l'exploitation d'un grand nombre pour le profit de quelques-uns. C'est énorme » (p. 46). On a bien peu insisté sur cette phrase. Le parti de l'Arche d'alliance en a fait mention, mais s'est plutôt attardé à faire un sort aux blasphèmes contre le dieu parfait.

Pourtant, cette partie positive du livre de Gide a une extrême importance, car c'est sur ce bonheur grégaire, indifférencié, naïf dans son complexe de supériorité, et donc tellement fragile, c'est sur les possibilités, la durée, et les conditions de ce bonheur que porte toute la critique de Gide. Et la critique est évidemment très dure. Il s'agit d'abord de tout ce qui menace ce bonheur durement acquis, et aussi de ce qu'on a dû sacrifier pour obtenir ce bonheur, et pour Gide, ce qu'on a dû sacrifier, c'est-à-dire la culture et la pensée libre, est plus important qu'un tel bonheur. Pour Gide et pour ceux qui pensent comme lui, mais non pas pour ceux qui voudraient remplacer la ligne révolutionnaire par l'ordre moral. C'est ce qu'il faut dire et redire. La culture que Gide dit menacée en U. R. S. S. n'a

rien à voir avec la kultur des intellectuels d'occident. Ce que Gide reproche aux intellectuels d'U. R. S. S., c'est leur pensée conformiste. Ce que les intellectuels d'occident leur reprochent, c'est un conformisme différent du leur. Il importe de mettre les points sur les i.

« Ce qui m'y importe, dit Gide en parlant de l'U. R. S. S., c'est l'homme, les hommes, ce qu'on en peut faire, ce qu'on en fait » (p. 32). Cela n'a rien à voir avec les critiques de ceux qui s'intéressent seulement à l'ordre, le leur ou celui de leurs adversaires, qu'ils appellent d'ailleurs désordre, par ignorance. Voilà pourquoi le livre de Gide ne peut absolument pas être utilisé par les intellectuels dits d'occident.

Mais il n'en reste pas moins que le livre de Gide est effrayant pour les hommes libres, et répand à bien des sons de cloche révélateurs. Je dis effrayant, car, comme l'explique Gide dans un avant propos, le sort de l'U. R. S. S. paraissait lié jusqu'ici au sort de la culture, représentait l'avenir même de la culture, et si nous sommes déçus par l'U. R. S. S., c'est « en raison surtout de ce qu'elle nous permettait d'espérer » (p. 15).

C'est que ce pauvre bonheur grégaire est déjà attaqué dans ses fondements mêmes par toutes les réformes contre l'avortement, pour la petite propriété privée ; une petite bourgeoisie se reconstruit en U. R. S. S., ces classes privilégiées. Ce bonheur « fait d'espérance, de confiance et d'ignorance » (p. 50), il est en butte à cette seconde NEP que dénonce Gide. Est-ce « faillite, ou opportune et indiscutable accommodation à d'imprévues difficultés », il n'en reste pas moins que « d'accommodements en accommodements, l'entreprise se compromet » (p. 75).

Et Gide déplore cela, cette atmosphère de décadence révolutionnaire qui se dégage déjà au contact de l'U. R. S. S. Mais il y a une chose qu'il déplore encore davantage, c'est que « le bonheur de tous ne s'obtient qu'aux dépens de chacun. Pour être heureux, soyez conformes » (p. 48), et Gide écrit très justement à ce sujet : « Ce n'est point ce que l'on voulait. Un pas de plus et nous dirons même, c'est exactement ceci que l'on ne voulait pas ». C'est d'ailleurs exactement ceci que Marx ne voulait pas quand il décrivait la société future où « le libre développement de chacun serait la condition du libre développement de tous » (Manifeste communiste). Ce que dénonce Gide, c'est exactement l'inverse : le bonheur grégaire obtenu au détriment du bonheur de chacun, mais voulu et persuadé comme le bonheur de chacun. « Complète dépersonnalisation. Cette dépersonnalisation n'est pas un progrès » (p. 47). Ce que redoutait Gide quand il s'en prenait à Guehenno dans les

*Nouvelles Pages de Journal*, il vient de le voir réaliser en U. R. S. S., et c'est ce qui le fait frémir, plus que toute autre chose. Celui qui concevait le communisme comme une société permettant, préservant et encourageant le développement complet des individualités, chacune avec leurs particularités naturelles, voit au contraire un champ d'herbes coupées « à la ligne », pourrait-on dire, et tel artiste qui prétend sortir d'un art populaire est menacé. Voilà qui va loin. Défendre la culture. Il s'agissait d'élever le peuple vers une culture supérieure. Voici qu'au contraire on veut faire descendre l'artiste, et non pas de son piédestal, mais de la hauteur de son art : votre Vénus de Milo est trop belle. Et Gide se demande avec angoisse : « C'était donc au-dessus des forces humaines ? » (p. 74). Le rêve était-il trop beau ?

« Les fronts n'ont jamais été plus courbés » (p. 74).

Disparition de l'esprit critique, interdicition de l'esprit critique, et cela fait partie du bonheur grégaire obtenu ; c'est « que les jeunes ne lisent plus que ce qu'on leur recommande de lire, qu'ils ne désirent même plus lire autre chose » (p. 86).

Et ce bonheur de la foule d'U. R. S. S., n'est autre chose que celui du croyant convaincu. Le jeune élève des jésuites qui se cache pour lire Renan porte en lui plus de force et d'espoir, de liberté que le jeune élève des écoles soviétiques qui ne lit pas Dostiewsky parce qu'on ne lui recommande pas de le lire. Est-ce à dire qu'il faille maintenir le jésuitisme, loin de là.

Nous voici au centre même du problème. Il s'agit d'art, il peut s'agir aussi de bonheur. Le problème est le même : « L'art qui se soumet à une orthodoxie, fut celle de la plus saine des doctrines, est perdu » (p. 89). Tout est là, et de même on peut dire que tout bonheur obtenu par soumission à une orthodoxie, fut-elle celle de la plus saine des doctrines, est fragile et de peu de durée, et de peu de profondeur.

L'art ne peut être qu'un jaillissement libre, voilà ce que soutient Gide. Il peut être dans le sens d'une orthodoxie, et Gide cite à ce sujet le poème de Whitmann sur la mort de Lincoln ; il n'en reste pas moins que le jaillissement même doit être libre. S'il est tourné vers telle doctrine, tant mieux pour la doctrine, mais si on veut le tourner vers cette doctrine, le jaillissement est forcément contraint. L'art ne peut être expression d'un peuple que quand ce peuple est révolutionnaire dans son esprit ; c'est l'art d'Homère et des cathédrales. Or le peuple d'U. R. S. S. est conformiste donc, l'art doit être révolutionnaire et d'opposition. L'art ne peut jamais être « dans la ligne ». Mais en U. R. S. S., tout ce qui n'est pas dans la ligne est arrêté, et la conséquence est nette, il n'y a plus d'art,

à de rares exception près. Tout acte vraiment révolutionnaire a une grandeur qui peut s'exprimer dans des œuvres d'une haute valeur artistique. Nous en avons de nombreux exemples. Mais qu'on imagine un poème sur les procès de Moscou. Ça ressemblerait, étrangement, à cette ode au cuirassé « Dunkerque » qu'un de nos intellectuels a pondue. Pourtant, on peut fort bien envisager, d'après le livre de Gide, une œuvre d'un poète lauréat sur les procès de Moscou, se terminant en une apothéose en l'honneur de Staline.

Quant à la société parfaite ou toute action, toute respiration serait si pleine de joie qu'il n'y aurait plus possibilité psychologique de s'enfermer pour composer une œuvre d'art, mais où seulement un poète se lèverait un instant du milieu de tous pour chanter la joie de tous, elle est encore loin, si elle existe jamais. Et l'ébauche de cette société, le milieu révolutionnaire où bouillait le ferment, il n'en reste plus trace en U. R. S. S., dit Gide : « Sont ce vraiment ces gens-là qui ont fait la révolution ? Non, ce sont ceux-là qui en profitent » (p. 49).

Tout cela explique l'âpre critique de Gide et son mépris d'un bonheur si niais, si fragile. C'est qu'il a le sentiment profond que le communisme permet autre chose, qu'il y a beaucoup mieux que ce bonheur grégaire obtenu au mépris du bonheur particulier, que l'homme peut autre chose. Et les grands révolutionnaires, s'il y en a encore, ne pourront pas reprocher à Gide de vouloir pour l'homme une destinée supérieure.

Ce qui ressort donc en définitive du livre de Gide, c'est que l'U. R. S. S. n'a pas encore réalisé les grands rêves des hommes, et que sa ligne révolutionnaire nous amènerait plutôt vers un ordre moral d'un nouveau genre, que vers le grand développement de l'individu qui était à la base de la doctrine. Ce que Gide dénonce, c'est le commencement de la pente, et tout ce qui pousse et accélère la société soviétique, ou plutôt l'homme soviétique, sur cette pente. Il semble que le grand développement de l'individu, de l'humain et de l'art que faisait prévoir l'essor révolutionnaire, qui était en germe dans toutes les pensées et dans tous les écrits révolutionnaires est en train d'avorter.

Mais tout n'est pas perdu ; « Tout m'attachait, et douloureusement parfois, à cette terre, à ces peuples unis, à ce climat nouveau qui favorisait l'avenir et où l'inespéré pouvait éclore » (p. 91). « L'U. R. S. S. n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner » (p. 92) ; et d'ailleurs : « Les erreurs particulières d'un pays ne peuvent suffire à compromettre la vérité d'une cause internationale, universelle » (p. 17).

C'est tout ce que je crois nécessaire de dire, le plus loya-

lement possible, et par simple amour de la vérité. Il est à déplorer que par la faute des fureurs partisans, des livres aussi clairs que ceux de M. André Gide doivent être longuement analysés pour être rétablis dans leur vérité première que les furieuses critiques des sectaires essaient de leur faire perdre.

Christian MICHELFELDER.

Manosque, le 2 Janvier 1937.

## II

Le dossier de la conversion de Gide au communisme s'est enrichi d'une pièce importante : *Retour de l'U. R. S. S.*, ouvrage publié en novembre dernier, après un séjour en Russie.

Aucun de ceux qui admirent Gide et qui ont continué de l'aimer dans ses diverses morales ne fut surpris par ce livre. Si troublés qu'il aient été par une adhésion qui repose tous les problèmes de l'homme (ou qui les résoud trop brutalement), ils le savaient attaché au moins à ceci : la liberté de son jugement. Ils le savaient incapable, ce jugement une fois formé, d'en restreindre la portée, fût-il pour lui-même douloureux.

Gide est revenu de Russie déçu et meurtri. En dépit d'un préambule optimiste et d'une conclusion pleine d'espérance, son livre se présente comme un réquisitoire. Le style reste, dans sa richesse et sa limpidité, d'une pondération classique. Mais la pensée est sévère. Le jugement tombe de haut. C'est la personnalité même du juge qui, déjà, le rend si grave.

Sur le fond du problème, rien n'est changé. Gide met toujours son espoir dans le communisme. Comme hier, il aspire à l'édification d'un socialisme universel. Il y voit d'abord le moyen d'éliminer la guerre, la misère, l'inégalité sociale, tous fléaux qui dépendent — écrit-il — des hommes eux-mêmes et de l'organisation de leur vie commune. Puis un épanouissement de la culture sur les bases d'un humanisme délivré, optimiste et sain. Il reste donc fidèle au principe. C'est l'application qu'il dénonce, comme une erreur ou comme une trahison.

Il n'était pas venu au communisme sans rien sacrifier. Il avait changé, sinon sa vie, du moins l'ordre des valeurs auxquelles il attache le prix de la vie. Porte-parole d'une élite, analyste subtil, penché sur les secrets mouvements du cœur et de l'intelligence, né dans un milieu où l'héritage, le confort, l'éducation permettent de raffiner sur les sentiments et sur les idées, il

s'était senti brusquement pressé de quitter la solitude enchantée de l'art pour se mêler aux hommes qui souffrent et qui peinent. Ce bourgeois individualiste s'est mis à aimer le prolétariat. Et s'il place les derniers espoirs de sa vie dans la révolution communiste, ce n'est pas seulement à cause de l'injustice sociale et des malheurs de l'homme, mais parce que lui, artiste, dans le domaine de ses préoccupations les plus chères, voit le mensonge immense et l'égoïsme triomphant des sociétés capitalistes menacer la liberté intellectuelle, entraver l'expérience morale, corrompre la vérité de l'esprit. Il s'en allait là-bas, « persuadé que c'est aux grandes forces internationales qu'incombent le soin, le devoir, de défendre, de protéger et d'illustrer à neuf la culture. »

Dans le sanctuaire soviétique, Gide n'avait pas encore pénétré. Voici le pèlerin revenu. Il est triste : sur les lieux du pèlerinage, il n'a pas trouvé Dieu.

Certes, il a trouvé des sujets de joie et d'espérance : « Comment expliquer que tour à tour, en U. R. S. S., j'avais eu (moralement) si chaud et si froid ? » Il a trouvé une jeunesse enthousiaste, saine, unie, généreuse. Jamais encore et nulle part il ne s'était senti « si abondamment camarade et frère ». Il a vu des choses excellentes : les parcs de jeux, les camps de pionniers, et partout « un extraordinaire élan vers l'instruction, la culture ». A Bolchevo, il a mesuré les effets de la rééducation des criminels devenus libres.

Mais dans l'ordre économique, lourde déception. Partis d'un niveau extrêmement bas, les Soviétiques ne pouvaient, fût-ce par d'immenses efforts, rattraper en quelques années des siècles de retard. Les denrées sont rares, les salaires faibles, la puissance d'achat réduite. Il y a des taudis, de la misère. Les objets sont affreux : « quantité d'abord, qualité plus tard... » Tout cela, pourtant, n'aurait que peu d'importance, si le régime restait pur. Mais voici que se reforme une « nouvelle sorte de bourgeoisie ouvrière satisfaite » et partant conservatrice. Le communisme a aussi ses privilégiés, sinon ses profiteurs. L'inégalité des salaires, par exemple, dont on pourrait penser qu'elle marque un mérite personnel, récompense plus souvent le conformisme et la soumission.

On quitte ainsi l'économie pour passer dans la politique et la morale. La dictature stalinienne a brimé le véritable esprit révolutionnaire, moteur et gloire du régime. Les opposants d'aujourd'hui sont les militants d'hier, ceux qui n'ont pas approuvé ces concessions successives, grâce à quoi « le goût du lucre, de la possession particulière, reprennent le pas sur le besoin de camaraderie, de partage et de vie commune. »

S'il est une dictature que Gide pouvait accepter, c'était « celle



des prolétaires unis, des Soviets, non celle d'un homme. » Mais Staline ne se contente même pas de dicter ses volontés au peuple russe : un culte fétichiste est entretenu autour de lui. Les épithètes laudatives sont obligatoires quand on prononce son nom (Gide en a fait personnellement l'expérience). Les esprits sont « courbés, craintifs, vassalisés ». On prétend bien sauvegarder (et même développer) l'intelligence critique, le droit de contrôle : les militants, la jeunesse, les cercles intellectuels, les ouvriers même, sont appelés à discuter les problèmes politiques et sociaux et la fameuse « ligne générale ». Apparences trompeuses : « ce n'est pas elle, la ligne, que l'on discute, ce que l'on discute, c'est de savoir si telle œuvre, tel geste ou telle théorie est conforme à cette ligne sacrée. »

Ces procédés d'oppression intellectuelle ne pouvaient que choquer Gide. Ce n'est pas pour voir brimer davantage l'homme qu'il avait adhéré au communisme, mais pour souscrire à son émancipation. Comme artiste, il croit « à la nécessité de l'opposition ». Le bluff l'agace aussi bien en littérature que dans la vie sociale. Staline persuade aux Russes qu'on est moins heureux qu'eux partout ailleurs ; que l'U. R. S. S. est un paradis entouré d'enfers et de purgatoires. D'où un complexe de supériorité, une vanité lourde et puérile, une sorte de patriotisme béat dont l'enfance elle-même est marquée. Or comment ne pas établir une comparaison qui ne soit à l'avantage de ces démocraties occidentales, si vivement décriées en U. R. S. S. ? Comment Gide n'eût-il pas justement songé « à l'inappréciable liberté dont nous jouissons en France », à « l'ingéniosité de nos industriels et artisans » ? Hormis les exigences de l'autorité, qui sont terribles, peu d'autres exigences en U. R. S. S. Tout y témoigne « d'un abaissement de la notion de qualité ». Gide a vu une production « bêtement petite bourgeoise », l'artisanat ingénieux et original des vieilles provinces ayant été découragé. La tendance à l'uniformité l'a aussi blessé. Il a noté la « bizarre et attristante impression » qui se dégage de chacun des intérieurs russes. Il ajoute : « cette dépersonnalisation peut-elle être considérée comme un progrès ? Pour ma part, je ne le pense pas ».

« Qu'il y ait divergence de l'idéal premier, dit-il, voilà qui ne peut être mis en doute ». Restent à connaître les causes de cette divergence. Si ce n'est Staline qu'il faut accuser, sera-ce la doctrine, ou bien toute œuvre humaine ? Un moment, on croit que Gide va entamer le problème fondamental. Dans une phrase dont plusieurs critiques ont souligné le caractère ambigu, il se demande si la dérogation constatée n'est pas « une conséquence fatale de certaines dispositions antérieures ? » Que veut-

il dire ? S'en prend-il à la mise en pratique du communisme dans les premières années de la révolution ? ou bien au léninisme et, à travers lui, au marxisme ? Il ne s'en explique pas et rejoint vite, sans s'y arrêter pourtant, cette même notion pessimiste qui nous prive de partager son espérance et qui pèse sur toutes choses humaines : « Si ce n'est pas Staline, alors c'est l'homme, l'être humain qui déçoit ? ».

Hélas, pas plus que le Christ n'est dans l'église, le pur communisme n'est en Soviétie. Toutes institutions se corrompent vite, si un grand génie ou un grand apôtre ne leur communique sa flamme et son dynamisme. C'est là justement que l'individu prend sa revanche sur le collectivisme intégral et c'est là que Gide peut incriminer Staline.

Non sans avoir énuméré, cependant, les quelques excuses qu'on peut trouver à la présente orientation de l'U. R. S. S.

D'abord, ces vingt années de communisme ne font qu'une courte étape. S'il est vrai que l'ouvrier français, dans une démocratie évoluée, jouit d'un niveau de vie plus élevé que l'ouvrier russe, d'une plus grande liberté et des bienfaits d'une civilisation plus ancienne, il est vrai aussi que le capitalisme bourgeois, vicié dans son fondement économique et social, est borné dans son progrès. L'U. R. S. S., au contraire, vaut pour l'avenir. Elle s'achemine vers une libération totale de toutes contraintes, y compris celles qui lui sont présentement imposées pour la sauvegarde du régime. Ses mœurs, ses méthodes de gouvernement et de culture sont celles d'un pays en état de guerre et d'alarme. Les plans quinquennaux sont des batailles économiques qui justifient cette alternative : la victoire ou la mort. Sans parler des menaces de guerre militaire qui grandissent au dehors. Staline ne doit donc laisser en amer, ni son prestige personnel, ni le moral de son peuple ; il doit combattre toute opposition, fût-elle intellectuelle et morale, vint-elle des éléments les moins suspects, puisque le salut est à ce prix.

Gide connaît ce dilemme. « Que cela fût politiquement utile — écrit-il — il se peut. Mais ne parlez pas de culture ». Or c'est à la culture qu'il tient. Psychologue et artiste, il pense que la vigueur et la vigilance de l'esprit témoignent de la valeur d'un peuple, d'une époque, d'une civilisation. Il est allé au communisme pour que les hommes aient du pain — et autant de pain pour chacun — mais aussi pour qu'ils aient la nourriture de l'esprit. Il a pu admettre (pour lui-même, comme expérience morale, limitée à sa propre personne, et comme dans une sorte d'expiation de son égoïsme bourgeois) que les richesses de l'esprit fussent sacrifiées au pain pour tous et à la paix des peuples. Mais non pas que la culture elle-même fût sacrifiée, défigurée, trahie.

Gide pense que l'U. R. S. S. pouvait galvaniser ses énergies, se défendre, entraîner sa jeunesse au labeur, à l'ascétisme, à l'héroïsme, sans la nourrir de mensonges. Quelque jour ne se réveillera-t-elle pas douloureusement surprise de n'être pas le plus beau pays du monde ? Il s'indigne aussi que cette vassalisation des intelligences coïncide avec une trahison de la doctrine sociale. Tout ce qui s'incline devant la fatalité des faits, tout ce qui mord sur son idéal pour continuer à vivre, engage les fondements mêmes de son existence et compromet sa continuité. A une caricature de socialisme, à'aucuns iront jusqu'à préférer pas de socialisme du tout. Et si le fait de craindre une catastrophe justifie les pires concessions et nécessite l'oppression des esprits, c'est que le régime est mauvais. Outre que le communisme metait aussi l'accent, dans sa vaste entreprise de progrès humain, sur la culture, il est évident que le conformisme devenu profond et inconscient insulte à la dignité humaine.

Dans son communisme évangélique, Gide a toujours mis l'accent sur l'émancipation morale, sur l'accession de l'homme au débat et au problème moraux, au perfectionnement intérieur. Dès 1923, il déclarait que les questions politiques l'intéressaient moins et lui paraissaient moins importantes que les questions sociales ; les questions sociales moins importantes que les questions morales. Au contraire, le communisme marxiste cherche à détourner l'homme de ces préoccupations au profit du réel et du tangible, à n'exciter son mysticisme que pour des résultats positifs. La question se pose alors, comme le note M. Crémieux dans la *N. R. F.*, de savoir « si la prise de conscience, l'intelligence critique sont des nécessités primordiales dans un régime tel que le régime communiste ou si, au contraire, il ne faut pas l'entraîner dans un élan collectif ».

Ici surgit la nation de bonheur. Gide ne sait que trop — et souvent le mot revient sous sa plume — que la faculté critique et, pour tout dire, la connaissance, ne sont pas créatrices de bonheur. Sa propre aventure illustre cette pensée : le voilà déçu de mieux connaître l'U. R. S. S., ébranlé dans son courage et son espérance. Il avoue que « pour être heureux il faut être conforme » ; que « leur bonheur (aux Russes) est fait de confiance et d'ignorance ». Ayant visité les demeures des kolkhoziens (à ce point « dépersonnalisées » qu'elles sont interchangeables), il convient que « le bonheur est ainsi plus facilement obtenu ». Devant l'extraordinaire uniformité des costumes, il trouve une pensée sévère : « sans doute elle paraîtrait également dans les esprits (cette uniformité), si seulement on pouvait le voir ». Mais il ajoute : « C'est aussi ce qui permet à chacun d'être et de paraître joyeux ».

Ce bonheur-là, que vaut-il ? Gide, en protestant qu'il est resté ce fond, ne veut pas voir enlever à l'homme ses privilèges, fussent-ils source de tourment, d'amertume et de risque. Il se tient au confluent des grands courants oppositionnels : l'individualisme et la parfaite communauté, le progrès moral et le progrès matériel. Ce drame est exprimé dans le récit d'une conversation qu'il eût autrefois avec un ministre et philosophe chinois sur les maux de l'Occident, et qu'il a rapportée dans *Incidences*. « Ne croyez-vous pas, lui disait l'Oriental, que tout ce dont souffre aujourd'hui l'Europe vient de ce qu'ayant opté pour la civilisation, elle se rallie à une religion qui la nie ? » A quoi Gide avait répondu que « la religion chrétienne est une école d'individualisme ». Ce qui veut dire, j'imagine, que la culture de l'individu implique des contradictions fondamentales, parfois dominées, jamais vaincues. Parachevant, en aparté, sa réflexion, il définissait ainsi le dilemme du monde occidental : « La recherche de l'individuel ou le sacrifice du bonheur ».

Tout Gide est là. Certes le Gide de *Retour de l'U.R.S.S.*, beaucoup plus que celui de 1923, est prêt à lâcher la recherche de l'individuel, ses antagonismes, ses refus, pour un bonheur qui, désormais, dépasse le sien propre. C'est aussi pour cela qu'il a lâché (ou presque) la religion. Mais tous ses réflexes renaissent dès que l'individu est menacé dans sa liberté intérieure et dans son pouvoir d'enrichissement. Si Gide accepte, sur le versant social de sa pensée, d'apaiser le combat, d'amenuiser les signes proprement distinctifs de l'homme psychologique et moral, pour atteindre à une notion commune d'humanisme, du moins n'abandonne-t-il rien du côté du perfectionnement individuel. Toute oppression, toute contrainte extérieure (il ne les veut qu'intérieures, donc libres) le choquent comme un double manquement à la nature de l'homme et au destin de la communauté.

Ainsi veut-il bien adhérer, subir une loi sociale — non pas être trempé. Il ne peut admettre qu'on berne grossièrement un peuple, et précisément celui des peuples dont on pensait, dans un tressaillement d'espoir, qu'il allait vers sa totale libération. Comme il a raison ! Pour ne pas souffrir, vivrait-on toute une vie le nez sur un masque de chloroforme ? Et même pour ne pas mourir ? Oserait-on, en tout cas, prêcher là une éthique personnelle ou une doctrine sociale ? Il n'est pas seulement de souffrance que celle du ventre vide ; il y a aussi la faim de vérité. Tôt ou tard, de nouveaux esprits révolutionnaires seront obligés de faire en Russie une révolution libertaire et spiritualiste.

Dans la note déjà citée, Benjamin Crémieux développe sa pensée. Pour opposer un argument à Gide, il passe de la morale à l'art. « Si en régime capitaliste — écrit-il — la valeur d'un

éricain est liée à sa force d'opposition (cette phrase est de Gide lui-même), en régime communiste ne pourra-t-elle l'être à sa force d'adhésion ? L'art collectif des faiseurs de cathédrales, celui des tragiques grecs n'impliquait-il pas une force d'adhésion, non d'opposition ? » C'est vrai et dans le même sens on attend la naissance et l'épanouissement d'un art soviétique, à l'image d'un homme nouveau. Mais il faut remarquer que le grand courant grec n'allait pas contre l'esprit, ni même l'art médiéval (celui des cathédrales et du XIX<sup>e</sup> siècle littéraire) qui décèle une curiosité et une universalité admirables, malgré l'emprise de la religion. Gide n'est si triste au spectacle de la Russie stalinienne que parce qu'elle va contre le plus précieux de l'homme : « Il y a des choses plus importantes à mes yeux que moi-même, plus importantes que l'U. R. S. S. : c'est l'humanité, c'est son destin, c'est sa culture ». Le caractère puéril et agressif de la lutte antireligieuse appelle aussi sa critique. Là encore, on dira que c'était nécessaire. Gide lui-même a pensé (et c'était déjà dans l'esprit des *Nourritures*) que si l'on effaçait les espoirs de survie et d'au-delà, on ferait davantage, sur cette terre, pour le bonheur et l'élévation des hommes. Mais il se cabre lorsqu'il voit supprimer d'un trait de plume, car opportunisme (ou par radicalisme) politique, des pages d'histoire, de pensée et de civilisation. « Le déni de l'Évangile et de tout ce qui en a découlé ne va point sans appauvrir l'humanité, la culture, d'une très lamentable façon ». Et il ajoute ces lignes admirables : « Je parlerais de même à l'égard des mythes grecs que je crois, eux aussi, d'un enseignement profond, permanent. Il me paraît absurde de croire à eux ; mais également absurde de ne point reconnaître la part de vérité qui s'y joue et de penser que l'on peut s'acquitter envers eux avec un scurrile et un haussement d'épaules ».

Malgré tout, Gide veut rester ferme dans son attente d'un redressement. Les phrases d'optimisme abondent dans son livre. Il demeure persuadé « que les erreurs particulières d'un pays ne peuvent suffire à compromettre la vérité d'une cause internationale, universelle. « La seule idée d'une faillite lui paraît « inadmissible ». Il déclare, en terminant, que « l'U. R. S. S. n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner ». Ainsi garde-t-il fidélité à la vie, à l'homme, à son progrès. Le socialisme marxiste lui semble le plus puissant accélérateur dans cet achèvement ; à condition bien entendu qu'il sache manifester cette exigence spirituelle que doit porter en elle toute véritable révolution.

La déception de Gide en face du régime russe autorise deux ordres de constatations, l'un et l'autre pessimistes. D'une part

l'insuffisance profonde de la doctrine qui ne comporte sans doute pas assez de respect — au départ — pour l'esprit et quelques-unes de ses prérogatives. C'est ce qui permet à Denis de Rougemont de dire, à propos du même livre, que « dissocier la doctrine de Marx de ses applications historiques, c'est en définitive critiquer le marxisme lui-même ». D'autre part, l'erreur et l'indignité des dirigeants. Cette seconde hypothèse, à quoi se rallie implicitement Gide, répond en partie à la critique de Rougemont. Quel que soit, en effet, le sens d'une doctrine, faut-il encore qu'elle soit bien appliquée pour qu'on en juge. La responsabilité des hommes est toujours pleinement engagée et c'est sur eux que porte en fait le jugement. Il est vrai que dans l'athéisme la responsabilité est plus grande encore : il n'y a pas de Dieu pour excuser l'impuissance des hommes. De toute façon, la sévérité et les regrets sont donc ce mise.

Il nous plaît, en terminant, de constater que Gide reste fidèle à l'image qu'il nous a toujours donnée de lui-même et que nous protégeons contre ses nouveaux adversaires et ses nouveaux amis. Le voici rendu à la louange de la réaction politique qui, hier, lui déniait tout talent et toute sincérité. Le voici voué à la fureur de ceux qu'il aime et qui, dans leur obéissance aveugle à la « ligne », lui refusent désormais tout crédit. Ainsi ceux qui ont exploité, non sans tapage, la caution morale et la garantie intellectuelle que leur fournissait Gide, lui retirent leur confiance au moment où il leur donne un témoignage éclatant de son indépendance et de son courage.

Roger Secrétain.

P. S. — Déjà on a trouvé une raison facile et de mauvais aloi à l'acrimonie de Gide : les peines édictées en U. R. S. S. contre l'homosexualité. Le terrain est dangereux où nous voici avancés, mais Gide lui-même, ne voulant rien cacher de ses pensées, nous y entraîne (voir sa note de la page 63). Si lucide que soit un esprit, il n'est, en effet, ce passion qui ne puisse restreindre souterrainement sa liberté, déclencher de secrets ressorts de sympathie ou d'antipathie, par quoi les jugements se trouvent ensuite nuancés. Mais nous sommes de ceux qui pensent que Gide, n'eût-il pas eu d'indulgence pour l'inversion, eût encore écrit ce livre.